Palat LII 167(2 [illegible]

CYRUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PAR M. TURPIN.

[illegible] LI

A PARIS;

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION.

PERSONNAGES.

ASTIAGE, Roi de Médie.

CAMBISE, Roi de Perſe.

CYRUS, ſous le nom d'Artamène, Fils de Cambiſe.

HARPAGE, Prince Mède.

EMIRE, Fille d'Harpage.

MEMNON, ancien Général Mède.

ABRADATE, ancien Soldat attaché à Cambiſe.

PALMIS, Confidente d'Emire.

La Scène eſt dans le Palais d'Aſtiage.

CYRUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HARPAGE, MEMNON.

MEMNON.

QUoi ! le Ciel à mes yeux pourroit offrir Harpage,
Si grand par ſes malheurs, plus grand par ſon courage?

HARPAGE.

Oui, je ſuis cet Harpage à l'exil condamné,
Reſte du ſang des Dieux qui m'ont abandonné.
En vain, dans mes malheurs, je compte pour ancêtres
Tous ces Héros fameux que Ninive eut pour maîtres;
Du généreux Bélus les lâches deſcendans,
Nés Rois de l'Aſſirie, en furent les tyrans:
Ils ſemblerent rougir d'être ce que nous ſommes,
Et ſe croyant des Dieux, ils ceſſerent d'être hommes.
Le Ciel les en punit. Leur Sceptre & leur Etat

Furent bientôt le prix des crimes d'un ſoldat.
Privé de leur puiſſance & de leur rang auguſte,
J'ai vécu ſans éclat, ſatisfait d'être juſte.

MEMNON.

Loin de nous quel lien a pu vous engager?
C'eſt vous que la Médie attend pour la venger.

HARPAGE.

Quoi! cher Memnon, faut-il retracer à ton zèle
Des fureurs d'Aſtiage une image fidèle?
Le ſommeil ſur ſes yeux répandoit ſes pavots,
Quand un ſonge effrayant vint troubler ſon repos.
Alors, pour diſſiper ces affreuſes images,
Il voulut conſulter ſes Prêtres & ſes Mages;
Crédule, il écouta leurs oracles cruels.
L'impoſture ſe plait à l'ombre des Autels;
Ces Miniſtres ſacrés, organes du menſonge,
Expliquant à leur gré l'illuſion d'un ſonge,
Prédirent que bientôt ſon Empire détruit
Des exploits d'un vainqueur alloit être le fruit;
Qu'un fils, à qui ſa fille avoit donné la vie,
Seroit le deſtructeur du Trône de Médie.
Aſtiage effrayé fit venir dans ſa Cour
Cet enfant malheureux pour le priver du jour;
Mais d'un Prince au berceau reſpectant l'innocence,
Je protégeai ſes jours & ſa timide enfance.
Abradate, en ſecret, ſe chargea d'élever
Cet enfant que mes ſoins avoient ſu conſerver.
Content d'avoir ſauvé l'héritier de l'Empire,
Je goûtois ce bonheur que l'innocence inſpire,
Quand du ſens de l'Oracle Aſtiage occupé,
Apprit en frémiſſant que je l'avois trompé.
Le Tyran, pour venger ſa cruauté trahie,
Dans le ſang de mon fils trempa ſa main impie;
De ce fils tout ſanglant les membres apprêtés,
Dans un feſtin affreux me furent préſentés.
A cet aſpect, ſaiſi d'une horreur légitime,
J'abandonnai des lieux habités par le crime;
Et voulant d'un Tyran réprimer les fureurs,
Sous un Ciel étranger je cherchai des vengeurs.

La guerre de Lydie occupoit ton courage,
Et tu ne pus ſavoir tous les malheurs d'Harpage.

MEMNON.

Et quel fut le deſtin du Prince infortuné,
Aux horreurs du trépas en naiſſant condamné?

HARPAGE.

Abradate en ſecret protégea ſa foibleſſe,
Et dans l'ombre des bois inſtruiſit ſa jeuneſſe.
Depuis près de quinze ans fugitif & proſcrit,
Du deſtin de Cyrus je ne puis être inſtruit.

MEMNON.

Quel motif vous ramene au bord du précipice?
De vos propres malheurs c'eſt vous rendre complice.

HARPAGE.

Le deſtin aujourd'hui m'a trop humilié,
Pour ſurvivre à l'affront d'inſpirer la pitié.
Et qu'ai-je à craindre encor du Tyran qui me brave?
Il maſſacra mon fils, ma fille eſt ſon eſclave.
L'eſpoir de la ſauver m'anime & me conduit;
Et je viens dans ces lieux, ſans eſcorte & ſans bruit,
Arracher au Tyran une ſi chere proie.
Ami, daigne hâter mon triomphe & ma joie;
Cours, vole vers ma fille, & ſans lui révéler
Qu'Harpage veut ici l'entendre & lui parler,
Dis-lui qu'un étranger, envoyé par ſon pere,
Vient pour lui dévoiler un important myſtere.

SCENE II.

HARPAGE.

JE vois avec horreur cet odieux Palais,
Où la vertu gémit, où le crime eſt en paix.
Mais quelle eſt cette eſclave en proie à la miſere?
Son front de la vertu porte le caractere.

SCENE III.

HARPAGE, EMIRE.

EMIRE, *ſans appercevoir ſon Pere.*

CAptive dans ces lieux, ſans amis, ſans parens;
Ce Palais retentit de mes gémiſſemens.
Au joug de mon Tyran honteuſement liée,
Loin d'un pere chéri, je languis oubliée.
Je fais entendre envain mes ſoupirs & mes cris;
L'infortune après elle entraîne le mépris.
Pere tendre & ſenſible, une terre étrangere,
Vous retient, & vous laiſſe ignorer ma miſere.
Peut-être qu'il n'eſt plus; s'il vivoit, ſon amour,
Pour me rendre la vie, eût preſſé ſon retour.
Tout eſt perdu pour moi. Mes ſoins & ma tendreſſe
Eſpéroient vainement conſoler ſa vieilleſſe.
Quel eſt cet étranger dont la tendre pitié...
A la cour des Tyrans connoit-on l'amitié?

SCENE IV.

EMIRE, HARPAGE.

HARPAGE.

AH! qu'un ſi juſte amour pour un pere a de charmes!
Juge s'il te chérit, puiſqu'il verſe des larmes.
Dans les murs d'Ecbatane, enfin je te revoi!...
Ecoute la nature, Emire, & connois moi.

EMIRE.

En croirai-je mes yeux? Ah! mon pere...

HARPAGE.

Ah! ma fille!
Unique & cher objet d'une illuſtre famille,

Tu vois tous les dangers où je vais m'expoſer ;
Tu languis dans les fers, & je viens les briſer.
Sans amis, ſans eſpoir, dans ma fortune affreuſe,
J'ignorerois les maux, ſi tu vivois heureuſe.

EMIRE.

Eh! quels lieux inconnus m'ont, pendant ſi long-temps,
Dérobé la douceur de vos embraſſemens?

HARPAGE.

Malheureux ſans eſpoir, envié ſans fortune,
J'ai traîné dans les bois une vie importune.
Dans cet état affreux, le ſecours de la mort
Auroit dû m'affranchir des injures du ſort ;
Mon cœur la deſiroit, j'étouffai ce murmure.
Qui hâte ſon trépas, outrage la nature.

EMIRE.

Aux regards d'un Tyran croyez-vous échapper ?
Les méchans ne ſont pas faciles à tromper.
Un cœur juſte ſe croit par-tout en aſſurance,
Et quand on eſt ſans crime, on eſt ſans défiance ;
Mais quiconque a franchi les bornes de l'honneur,
Croit les autres ſouillés des vices de ſon cœur.

HARPAGE.

Je crains peu les regards d'une Cour importune,
Où j'apporte des traits flétris par l'infortune.
Le bruit de mon trépas eſt ici publié.
Quiconque eſt malheureux eſt bientôt oublié.
Cherchons la paix au ſein d'une terre chérie ;
C'eſt où l'on vit heureux qu'on trouve ſa patrie.
Cambiſe, qui m'appelle au ſein de ſes Etats,
Pour vaincre, déſormais n'attend plus que mon bras.

EMIRE.

Cet heureux temps n'eſt plus : la Perſe gémiſſante
Succombe ſous les coups d'une main triomphante.
Un Guerrier, la terreur & l'amour des humains,
Vers l'injuſte parti fait pencher les deſtins.
Sa valeur a du ſort corrigé la baſſeſſe,
Et le Mède, autrefois noyé dans la molleſſe,
Ne connoit avec lui ni danger ; ni repos :
Pour former tout un peuple, il ſuffit d'un Héros.

HARPAGE.

Et quel eſt ce Guerrier dont l'éclat vous étonne ?

EMIRE.

Artamène, Seigneur, eſt le nom qu'on lui donne.
Cet heureux inconnu, déja, dans trois combats,
A forcé la victoire à marcher ſur ſes pas ;
Et le triple laurier qui couronne ſa tête
De l'Empire Perſan préſage la conquête.
Par un nouveau combat, dont on ſeme le bruit,
L'eſpoir qui nous reſtoit eſt peut-être détruit.

HARPAGE.

Sans doute qu'en ces lieux Abradate ménage
De nos braves amis le zèle & le courage ?

EMIRE.

Quel eſpoir fondez-vous ſur des cœurs conſternés ?
Reſte-t-il des amis à des infortunés ?
N'attendez rien d'un peuple amoureux de ſa chaîne ;
Réglant ſur l'intérêt ſon amour ou ſa haine.
Vous connoiſſez, Seigneur, le cœur des Courtiſans ;
Des caprices des Rois adorateurs tremblans ;
Sous des dehors brillans, déguiſant leur foibleſſe,
Trop ſéduits par l'orgueil, pour ſentir leur baſſeſſe ;
Maîtres impérieux, eſclaves tour à tour,
Exigeant le reſpect & dédaignant l'amour ;
Dégradant les vertus, pour élever les vices ;
Jamais amis des Rois, & toujours leurs complices.
Abradate, lui-même, à la Cour careſſé,
Semble de la fortune un eſclave empreſſé.
Cet auſtere ſoldat, jadis incorruptible,
A l'attrait des grandeurs eſt devenu ſenſible.
Les lieux où nous vivons décident de nos mœurs ;
Le camp a ſes Héros, la Cour a ſes flatteurs.

HARPAGE.

Ecartons un ſoupçon trop bien fondé peut-être ;
Reſpectons un ami... Mais je le vois paroître.

SCENE V.

HARPAGE, EMIRE, ABRADATE.

HARPAGE.

QU'il m'eſt doux de revoir un ami généreux
Que le deſtin jaloux refuſoit à mes yeux!...
Ah! puiſqu'il m'eſt permis de te revoir encore,
D'un jour pur & ſerein je vois briller l'aurore.
Mais lorſque pour Cyrus nous bravons le danger,
Avec nous dans ces lieux vient-il le partager?
Eſt-il pour ſes amis prêt à tout entreprendre?
D'un cœur que tu formas j'ai droit de tout attendre;

ABRADATE.

Honorez moins, Seigneur, le zèle d'un ſoldat;
Condamné déſormais à vieillir ſans éclat.
Je partage avec vous le poids de la diſgrace,
Et ne peux vous offrir qu'une impuiſſante audace.
Je me flattai long-temps de voir briller le jour
Où Cyrus finiroit nos maux par ſon retour;
Mais je crains que du ſort la barbare conſtance
De l'Empire Perſan n'ait éteint l'eſpérance.
En vain j'ai dirigé mes pas précipités,
Depuis les lieux obſcurs par le Scythe habités,
Juſqu'aux climats brûlans où commence l'aurore
De l'aſtre bienfaiſant que le Perſan adore:
J'ai fait pour le trouver un inutile effort;
Nous n'avons déſormais qu'à pleurer ſur ſon ſort.

HARPAGE.

Sans doute que du Ciel la gloire intéreſſée
Nous prépare un vengeur dans ce fils de Perſée:
Eſpérons tout du Ciel fatigué par nos vœux;
L'eſpoir eſt le ſeul bien qui reſte aux malheureux.

ABRADATE.

Formé par mes leçons, ſon cœur tendre & docile
Recevoit des vertus l'impreſſion facile,

Et je voyois en lui germer, avec ſuccès,
La haine des Tyrans, & l'horreur des forfaits.
Je voulois lui tenir ſa naiſſance ſecrete;
Mais trahiſſant mes ſoins, la nature indiſcrete
Sembla lui révéler qu'il étoit né d'un ſang
Qui le feroit monter au plus ſublime rang.
Ses jeux & ſes plaiſirs, images de la guerre,
Annonçoient qu'il ſeroit le maître de la terre;
Et ſon orgueil naiſſant murmuroit en ſecret,
Dans l'auteur de ſes jours, de ne voir qu'un ſujet.
Un noble inſtinct de gloire enflamma ſon courage:
Il quitta des forêts la demeure ſauvage;
Et ſans doute, qu'errant de climats en climats,
En recherchant la gloire, il trouva le trépas.

HARPAGE.

Si la mort a frappé cette grande victime,
Qui te retient encor dans ce ſéjour du crime?
Ta nouvelle fortune alarme ma raiſon:
Le cœur des malheureux eſt ouvert au ſoupçon.

ABRADATE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'Abradate infidèle,
Séduit par les honneurs, ait démenti ſon zèle?
Une obſcure vertu doit avoir plus d'attraits
Qu'un éclat acheté par le prix des forfaits.
Sous de ruſtiques toits, loin des grandeurs humaines,
J'attendois que la mort vînt terminer mes peines.
Je vivois ſatisfait d'être obſcur & caché,
Quand, par l'ordre du Roi, je m'en vis arraché:
On m'amene en ces lieux, dont la magnificence
Me fait de nos forêts regretter l'innocence.
Par l'appas des bienfaits on cherche à m'éblouir:
Je veux les mériter, & non pas en jouir.
On me dit qu'un Guerrier, qui fixe la victoire,
M'attend pour partager ſa faveur & ſa gloire.
De ſa fauſſe bonté j'entrevois le deſſein;
Il voudroit de Cyrus découvrir le deſtin:
A force de bienfaits, il ſe flatte peut-être,
Qu'un ſoldat ignoré, peut devenir un traître.

SCENE VI.

HARPAGE, EMIRE, ABRADATE, PALMIS.

PALMIS.

MADAME, c'en eſt fait ; nous avons trop vécu:
Artamène triomphe, & Cambiſe eſt vaincu.

EMIRE.

Que dis-tu ?... de ſon ſort hâte-toi de m'inſtruire.

PALMIS.

Captif, dans Ecbatane on vient de le conduire.
Madame, autour de lui le peuple raſſemblé,
Partage le malheur dont il eſt accablé.
Artamène, arroſant ſes lauriers de ſes larmes,
Semble ſe reprocher le ſuccès de ſes armes.

HARPAGE.

Un inſtant peut encor changer notre deſtin;
Souvent l'excès du crime en préſage la fin.
Au peuple, tu le ſais, l'inconſtance eſt commune:
Tel il déteſte heureux, qu'il plaint dans l'infortune.
Soit que Cyrus reſpire, ou ſoit privé du jour,
Publions ſes vertus ainſi que ſon retour.
L'effet que ſur les cœurs un tel bruit va produire,
Des ſentimens ſecrets pourra mieux nous inſtruire.
Mais vous que dans ces lieux attachent vos malheurs,
Ma fille, avez-vous lu dans le ſecret des cœurs?
Le Mède n'eſt-il plus qu'un vil peuple d'eſclaves
Trop accablé du joug, pour briſer ſes entraves?

EMIRE.

Aſtiage eſt trop craint, pour n'être point haï;
Mais le maître qu'on craint eſt le mieux obéi.
Les Miniſtres des Dieux, devenus ſes complices,
D'un voile reſpecté couvrent ſes injuſtices.
Soumis par intérêt & par ambition,
Ils flattent ſes penchans, pour régner ſous ſon nom.

HARPAGE.

Il ne faut qu'un revers, pour démaſquer leur zèle.
L'eſclave obéiſſant devient ſujet rebelle;
On le voit inſulter à ſon maître abattu.
Quiconque eſt ſans principe eſt bientôt ſans vertu.
Le nom de citoyen, le doux nom de patrie
Ne reſte point gravé dans une ame flétrie.
Le Tyran qui partage avec eux ſon pouvoir,
Invite ſes ſujets à trahir leur devoir.
Le Perſan eſt trop fier pour rendre des hommages
A des maîtres courbés ſous le joug de leurs Mages.
Mais de quel œil voit-on ce Guerrier renommé?

EMIRE.

Artamène, Seigneur, Artamène eſt aimé;
C'eſt le ſort qui l'enchaîne au ſervice du crime;
Et ce Guerrier coupable eſt pourtant magnanime.

HARPAGE.

Allons, cher Abradate, aſſembler nos amis,
Et tenter le ſecours que je m'en ſuis promis.
Ma fille, demeurez dans ces lieux retirée,
Pour nous y ménager une facile entrée.

SCENE VII.

EMIRE, PALMIS.

EMIRE.

MON cœur, dans le devoir encor mal affermi,
S'alarme pour mon pere, & plaint ſon ennemi.
Dans un ſi grand péril puis-je vivre paiſible?
Il n'eſt point de bonheur pour une ame ſenſible.
Je prévois qu'Artamène & mon pere... Ah! Palmis,
Des cœurs ſi généreux ſont faits pour être amis.

PALMIS.

Quoi! vous verſez des pleurs; & votre cœur ſoupire!

EMIRE.

A mon trouble, connois le trait qui me déchire.

L'ennemi de mon ſang me range ſous ſa loi...
Quel triomphe pour lui ! quel opprobre pour moi !
Artamène...

PALMIS.

Qu'entends-je, Artamène...

EMIRE.

Je l'aime !
Ainſi que mes remords, mon amour eſt extrême.
Rappelle-toi, Palmis, ce mémorable jour,
Où, conduit par la gloire, il parut à la Cour.
Je vis & j'admirai ce Guerrier invincible.
L'infortune à l'amour rend le cœur plus ſenſible.
Pour la premiere fois, j'en ſentis le poiſon,
Un charme ſéducteur enivra ma raiſon ;
Je m'armai quelque temps d'un orgueil héroïque ;
Mais le premier amour eſt le plus tyrannique.

PALMIS.

Par l'ordre d'un Tyran votre frere égorgé,
Sans l'appui d'Artamène auroit été vengé.

EMIRE.

Envain j'ai combattu ; le cœur eſt-il le maître
Des ſentimens qu'en lui la nature fait naître ?
Si le Ciel a ſur nous un abſolu pouvoir,
Que ne conforme-t-il le penchant au devoir ?
Un Guerrier couronné par les mains de la gloire
Voit éclore l'amour du ſein de la victoire :
Les Trônes & les Rois renverſés ſous ſes coups,
Sont les garans certains de triomphes plus doux ;
L'amour ſur les Héros établit ſon empire ;
Le cœur aime aiſément ce que l'eſprit admire.

PALMIS.

Madame, pouvez-vous, par un aveugle choix,
Préférer un ſoldat à l'héritier des Rois ?

EMIRE.

Un ſoldat dont la gloire eſt par-tout répandue,
Vaut bien les demi-Dieux dont je ſuis deſcendue ;
Belus, de ſa patrie invincible ſoutien,
Avant d'en être Roi, ne fut qu'un citoyen.
Qui peut de ce Héros nous retracer l'exemple

A droit de partager & ſon Trône & ſon Temple.
Que dirois-tu, Palmis, ſi l'amour aujourd'hui
De ce Guerrier fameux nous faiſoit un appui?
Entre Aſtiage & lui la diſcorde ſemée
Eſt le fruit que j'attends du bonheur d'être aimée.
Tu ſais que le Tyran, d'un vain eſpoir ſéduit,
M'offre de partager l'opprobre de ſon lit.
De quel œil verra-t-il l'hommage d'Artamène?
Rarement deux rivaux peuvent vivre ſans haine.
Sur leurs diviſions je fonde mon eſpoir;
Mais je ſaurai régler l'amour ſur le devoir;
Et mon cœur admirant les vertus qu'il raſſemble,
Se borne à ſouhaiter que Cyrus lui reſſemble.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EMIRE, PALMIS.

EMIRE.

QUAND un pere chéri m'alarme pour ſes jours,
Ne puis-je d'un Héros emprunter le ſecours?
Tu ſais que ſa bonté tendre & compatiſſante
Etend ſur l'infortune une main bienfaiſante.
Dans le trouble mortel qui déchire mon cœur,
Mes vœux impatiens accuſent ſa lenteur.
Mais il vient. Ah! Palmis, que mon ame eſt émue!
Je deſire & je crains de paroître à ſa vue.

SCENE II.

EMIRE, ARTAMENE.

ARTAMENE.

MADAME, vous voyez un timide vainqueur
Qui fit tout pour la gloire & rien pour ſon bonheur.
Elevé dans les camps, mon cœur dur & ſauvage,
Aux autels de l'amour n'offrit jamais d'hommage.
Je vous vis, & j'aimai ſans eſpoir de retour.
Le vengeur de ſon Roi fut eſclave à ſon tour;
Vous avez ſu, Madame, amollir par vos charmes
La dureté d'un cœur nourri parmi les armes.
Le deſir de vous plaire, au milieu des combats,
Enflammoit mon courage, & dirigeoit mon bras.

EMIRE.

Je connois vos exploits; mais jamais le courage
Du ſort injurieux n'a réparé l'outrage.

ARTAMENE.

Je n'ai point à rougir de ceux dont je deſcends;
S'ils étoient vertueux, ils étoient aſſez grands.
Né dans un rang obſcur, en ouvrant la paupiere,
Du temple de l'honneur j'ai franchi la barriere.
Je ne ſaurois compter des Héros pour aïeux,
Mais l'on admire en moi ce que l'on vante en eux;
Sans emprunter du ſang le frivole avantage,
Mon bras fit ma grandeur, ma gloire eſt mon ouvrage.
Par le ſort des combats mes jours ſont ennoblis;
La victoire a daigné m'adopter pour ſon fils.

EMIRE.

J'aurois trop à rougir d'avoir eu quelques charmes,
S'ils devenoient le prix de l'auteur de mes larmes.
C'eſt envain que le ſort couronne vos travaux;
Une injuſte victoire avilit le Héros.

ARTAMENE.

J'ai cru, par mes exploits, rapprocher la diſtance

Qu'avoit mis entre nous mon obſcure naiſſance ;
Mais des lauriers ſi chers ſont flétris par vos pleurs :
La chûte de Cambiſe irrite vos douleurs.
Des vengeances des Rois miniſtre involontaire,
De ce Prince chéri j'ai comblé la miſere.
Quel que ſoit de ſon ſort l'injurieuſe loi,
Il eſt dans ſon malheur moins à plaindre que moi.
Du moins votre pitié s'attendrit ſur ſes peines ;
Et moi dont le ſeul bien eſt de porter vos chaînes,
Quand j'aſpire à vous plaire, hélas ! vous dédaignez
Les vœux & les ſoupirs d'un cœur où vous régnez.

EMIRE.

Cambiſe eſt dans les fers, mon pere eſt ſans patrie ;
De mon frere égorgé j'entends le ſang qui crie :
Réduite au ſeul plaiſir de répandre des pleurs,
Dois-je chérir la main qui fait tous mes malheurs?

ARTAMENE.

D'Aſtiage, il eſt vrai, j'ai ſervi la vengeance ;
La gloire d'un ſoldat eſt dans l'obéiſſance.
Quand le Trône & les jours d'un Roi ſont en danger ;
Tout ſujet doit combattre, & non pas le juger.
Prononcer ſur ſes droits, c'eſt s'ériger en maître ;
Qui ſert eſt citoyen, qui murmure eſt un traître.
Des bornes du devoir un Roi peut s'échapper ;
Mais s'il faut l'en punir, c'eſt aux Dieux de frapper.

EMIRE.

Sujets de mes aïeux, ſes coupables ancêtres
Par des crimes heureux en devinrent les maîtres ;
Mais envain ſur mes maux je veux vous attendrir :
Vous m'aimez, & je ſuis condamnée à ſouffrir.
Pour compatir aux maux de la foible innocence,
Il faut en avoir fait la triſte expérience.
Le bonheur flétrit l'ame, & c'eſt des malheureux
Qu'on obtient la pitié qu'on éprouve pour eux.

ARTAMENE.

Ceſſez de m'accabler. Vous ignorez, Madame,
Quel trouble la pitié fait naître dans mon ame.
Oui, quand je crois remplir le plus juſte devoir,
La chûte du vaincu me force au déſeſpoir :

Une

Une ſecrete voix me reproche ma gloire,
Et le remords me ſuit au ſein de la victoire.
Cambiſe eſt dans les fers ; mais ce ſuperbe Roi
Pénètre ſon vainqueur de reſpect & d'effroi.

EMIRE.

Suivez ces ſentimens : un Dieu vous les inſpire,
Et parle à votre cœur par la bouche d'Emire.
Qu'il m'eſt doux d'admirer un Guerrier généreux,
Attentif au reſpect qu'on doit aux malheureux !
Mais ſi vous rougiſſez du choix de la victime,
Songez qu'un remords vain n'efface point le crime.
Les Dieux vous ont livré votre ennemi vaincu,
Pour être un inſtrument de honte ou de vertu.

ARTAMENE.

Je ſaurai lui prêter une main ſecourable ;
Plus il eſt malheureux, plus il eſt reſpectable.

EMIRE.

Oui, j'en fais un aveu ; mille fois j'ai gémi
D'être réduite à voir en vous un ennemi ;
Et quand je murmurois du ſuccès de vos armes,
J'enviois votre main pour eſſuier mes larmes.
Mais le don de mon cœur ſeroit un don fatal ;
Le deſtin vous oppoſe un trop puiſſant rival.

ARTAMENE.

Ah ! Madame, un rival ! un rival redoutable !
C'eſt dire qu'à vos yeux ce rival eſt aimable,
C'eſt porter à mon cœur les plus terribles coups.
Ne pourrois-je connoître...

EMIRE.

Il s'avance vers vous.

SCENE III.

ASTIAGE, ARTAMENE, EMIRE.

ASTIAGE.

MADAME, envain le Ciel a calmé les tempêtes,
Si votre cœur ſoumis n'ennoblit mes conquêtes.
De ce cœur, contre moi ſi long-temps révolté,
Je veux, par mes bienfaits, ſubjuguer la fierté.
Pour réparer l'affront d'un trop long eſclavage,
Votre maître à vos pieds apporte ſon hommage;
Et lorſque l'Univers ſous mes loix eſt rangé,
Mon bonheur eſt plus grand, avec vous partagé!
L'hymen qui vous élève aux grandeurs ſouveraines,
Doit vous faire oublier mes erreurs & vos peines.
N'allez pas de ma main méconnoître le prix:
On excuſe la haine, & jamais le mépris.

EMIRE.

J'aime mieux dédaigner la grandeur qui m'eſt due,
Que d'outrager les Dieux dont je ſuis deſcendue.
Je connois tes deſſeins, tu voudrois prévenir
Un invincible bras armé pour te punir:
Tu crois, par mon hymen, fermer le précipice;
Mais tes vœux rejettés commencent ton ſupplice,
Et je dois m'applaudir d'avoir quelques appas,
S'ils peuvent me venger de tous tes attentats.
J'aimerois à te voir ſoupirer dans ma chaîne;
Mais le cœur d'un Tyran ne connoit que ſa haine:
L'amour dont ajourd'hui tu veux paroître épris
M'offre au moins les moyens d'exhaler mes mépris.
Je me verrois plutôt au rang de tes victimes,
Que d'être aſſociée à l'horreur de tes crimes.
L'hymen eſt un opprobre, & ſon joug eſt affreux,
Si la main des vertus n'en reſſerre les nœuds.
Puis-je entrer dans ton lit, ſans reſpirer le vice!
L'épouſe d'un Tyran eſt bientôt ſa complice.

Si je prends un époux, je choiſirai la main
Que je verrai ſortir fumante de ton ſein.

ASTIAGE.

Séduite par les vœux d'Ecbatane rebelle,
Ingrate, vous croyez que mon Trône chancelle.
Songez que vos projets, en ſecret concertés,
Seront anéantis auſſi-tôt qu'enfantés.
Vous voyez un Guerrier dont la valeur active
Fixe ſous mes drapeaux la fortune captive:
De vos piéges ſecrets il ſaura m'affranchir;
Son partage eſt de vaincre, apprenez à fléchir.

EMIRE.

C'eſt ſur lui déſormais que ton eſpoir ſe fonde:
Hélas! il étoit né pour le bonheur du monde!
Il auroit pu venger l'Univers opprimé;
Pour prix de ſes vertus l'Univers l'eût aimé:
Il ſeroit le Héros & le Dieu de l'Aſie!
Il eſt beau d'eſſuyer les pleurs de la patrie;
Mais conſacrant ſon bras à ſervir tes fureurs,
Il abjure les droits qu'il avoit ſur nos cœurs.
L'abus de ſa valeur le prive des ſuffrages
Que la reconnoiſſance accorde aux grands courages.
S'il veut de ſes travaux que l'amour ſoit le prix,
Ses devoirs ſont tracés; nous ſouffrons, & tu vis.

SCENE IV.

ASTIAGE, ARTAMENE.

ASTIAGE.

MALGRÉ tous ces mépris, ce maître que l'on brave
Daigne encore jetter les yeux ſur ſon eſclave:
Ce n'eſt pas que, ſéduit par l'erreur de mes ſens,
J'éprouve encor des feux affoiblis par les ans.
Du ſoin de ma grandeur occupé ſans partage,
J'en vois dans cet hymen l'aſſurance & le gage.
Le cœur le plus rebelle eſt facile à dompter,

Quand, un Sceptre à la main, on le peut diſputer.
D'où naît donc cet orgueil inſultant & ſauvage ?
Peut-être qu'un rival... Mais ce ſoupçon m'outrage.

ARTAMENE.

Un trop grand intérêt à Cambiſe l'unit,
Pour careſſer, Seigneur, la main qui le punit.

ASTIAGE.

Sa pitié pour Cambiſe eſt un aveu ſenſible
Que ſon cœur à l'amour n'eſt point inacceſſible :
Voilà ce qui la fait ſoupirer & gémir.
Sans doute il eſt aimé... Mon rival doit frémir.

ARTAMENE.

Montrez-vous ſon appui, quand le Ciel l'abandonne :
Qui triomphe eſt heureux ; eſt Héros qui pardonne.
Reſpectez les malheurs de ce Prince opprimé ;
Il n'eſt plus ennemi, dès qu'il eſt déſarmé.
C'eſt ſur l'humanité que la gloire ſe fonde ;
Las d'être craint, ſoyez les délices du monde.
La clémence des Rois affermit leur pouvoir ;
Le bonheur des humains eſt leur premier devoir.
Le Ciel entre leurs mains, pour gouverner la terre,
A dépoſé le Sceptre, & non pas le tonnerre :
Soutiens de leurs ſujets, ou fléaux deſtructeurs,
Ils en ſont les Tyrans, s'ils n'en ſont les Paſteurs.

ASTIAGE.

Quiconque ſait régner, ſans balancer, préfere
A la vertu ſtérile un crime néceſſaire.
On peut être cruel, ſans ſe rendre odieux :
J'ai dans mes intérêts les Miniſtres des Dieux ;
Guidé par leurs conſeils, j'en impoſe au vulgaire :
Le ſage veut parler, le peuple le fait taire.

ARTAMENE.

Ces Miniſtres ſacrés doivent-ils à leur choix
Décider du deſtin des peuples & des Rois ?
Ils ont ſur nos reſpects des titres légitimes ;
Mais le Trône & l'Autel ont chacun leurs maximes.
A remplir ſes devoirs un vrai Mage attaché,
A l'ombre des Autels, aime à vivre caché :
Près des grands ſa préſence eſt d'un mauvais exemple,

Et vil peuple à la Cour, il eſt Roi dans ſon Temple.

ASTIAGE.

C'eſt par eux que le Ciel découvre l'avenir,
Pour nous ſoumettre aux maux, ou pour les prévenir.
Mon cœur eſt effrayé par un nouveau préſage.
Souvent du ſein du calme on voit naître l'orage.
A peine je goûtois les douceurs du ſommeil,
Qu'un ſonge menaçant, prolongeant mon réveil,
Dans un ſpectacle affreux tient mon ame abuſée;
Le Ciel n'offre à mes yeux qu'une nue embraſée;
A travers des ſillons de lumiere & de feu,
Je crois voir un Héros, ſous la forme d'un Dieu:
Il dirige à ſon gré le calme & la tempête,
Et le glaive vengeur eſt flottant ſur ma tête.
Saiſi d'un ſaint reſpect, mon peuple proſterné
Lui prodigue l'hommage à moi ſeul deſtiné:
Je vois briller l'éclair, j'entends gronder la foudre;
Et mon Trône ébranlé tombe réduit en poudre.

ARTAMENE.

Ah! périſſe à jamais l'eſprit audacieux
Qui ne croit être grand, qu'en attaquant les Cieux!
Mais en vain un mortel aveugle & téméraire,
Des ſecrets du deſtin ſe croit dépoſitaire;
Dieu, de tous les humains Légiſlateur commun,
Se manifeſte à tous, ou n'eſt connu d'aucun.
Pour connoître du Ciel les volontés ſuprêmes,
Conſultons la raiſon, deſcendons en nous-mêmes;
Que le peuple ſéduit interroge à ſon gré
Les chênes de Dodone & le trépié ſacré:
Cet Être, qu'en tremblant tout l'Univers contemple,
Borne-t-il ſes bontés dans l'enceinte d'un Temple?
C'eſt dans un cercle étroit, reſſerrer ſes grandeurs:
Son Temple eſt l'Univers, ſa voix eſt dans nos cœurs;
Et c'eſt-là qu'il inſtruit le vulgaire & le ſage
Sur des devoirs ſouvent tranſgreſſés par le Mage.

ASTIAGE.

Je n'examine point ſi le Mage eſt trompeur:
L'Univers fut toujours gouverné par l'erreur;
Et ſans ſe dégrader, tout politique habile

Fait reſpecter l'abus qui lui peut être utile.
Les Mages, il eſt vrai, dominent dans ma Cour ;
Mais qui flatte l'Idole eſt Idole à ſon tour,
Et je veux qu'aujourd'hui leur bouche m'autoriſe
A plonger le poignard dans le cœur de Cambiſe.
Par mon ordre Memnon auprès d'eux s'eſt rendu ;
Pour apprendre quel ſang doit être répandu ;
Mais j'apperçois Zator, digne Chef de nos Mages ;
Seul il peut diſſiper d'auſſi triſtes nuages.

SCENE V.

ASTIAGE, ARTAMENE, ZATOR.

ZATOR.

SEIGNEUR, je viens me rendre à votre ordre ſacré.

ASTIAGE.

Miniſtre du ſoleil, Pontife révéré,
Des volontés des Dieux reſpectable interprète,
Vous qui percez des temps l'obſcurité ſecrète,
Venez dans mon eſprit répandre vos clartés ;
J'apprendrai ſans effroi de triſtes vérités.
Envain mon ennemi tremble ſous ma puiſſance ;
Un bonheur continu produit ma défiance.
Cambiſe eſt dans mes fers ; mais ce ſuperbe Roi,
Les armes à la main, m'inſpiroit moins d'effroi.
Je veux par vos conſeils aujourd'hui me réſoudre ;
Prononcez ſi je dois le punir ou l'abſoudre.

ZATOR.

En croirez-vous, Seigneur, un Miniſtre ſacré,
Sur le ſombre avenir par les Dieux inſpiré ?
De l'humble vérité la lumiere offenſante
Plait moins aux yeux des Rois qu'une erreur complaiſante ;
Mais un vrai Mage doit, en tous temps, en tous lieux,
Ses conſeils à ſes Rois, ſon encens à ſes Dieux.

ASTIAGE.

Faites régner la paix dans mon ame tremblante ;

Un ſonge menaçant m'agite & m'épouvante.

ZATOR.

C'eſt ainſi que le Ciel découvre l'avenir,
Pour nous ſoumettre aux maux, ou pour les prévenir.

ASTIAGE.

Déchirez le bandeau.

ZATOR.

Jour affreux! jour funeſte!
Jour que doit éclairer la vengeance céleſte!
Monarque infortuné, la rigueur des deſtins
Fait paſſer votre Sceptre en de plus jeunes mains!
De vos proſpérités la gloire eſt éclipſée,
Et paſſe aux ſucceſſeurs du Trône de Perſée;
Sous un joug étranger, les Mèdes entraînés
Vont couler déſormais des jours plus fortunés.

ASTIAGE.

Des ſecrets du deſtin ſacré dépoſitaire,
Sur Cambiſe aujourd'hui votre bouche m'éclaire;
Le Ciel, en me rendant l'arbitre de ſon ſort,
A prononcé l'arrêt qui le livre à la mort.

ZATOR.

Pour écarter ces maux, j'ignore quelle offrande
De nos Dieux irrités la juſtice demande;
Mais ſi de ſang humain l'Autel n'eſt arroſé,
Leur courroux menaçant ne peut être appaiſé.

ASTIAGE.

Marquez-moi la victime... Ah! ma haine invincible...

ZATOR.

Seigneur, je puis errer; tout mortel eſt faillible.
Au Temple du ſoleil nos Mages aſſemblés
Pourront rendre le calme à vos eſprits troublés;
Auprès d'eux mon devoir me preſſe de me rendre.

ASTIAGE.

Je marche ſur vos pas, & je veux les entendre.

SCENE VI.

ASTIAGE, ARTAMENE.

ARTAMENE.

NE vous décidez point ſur des ſonges trompeurs,
Qu'interprète à ſon gré le penchant de nos cœurs.
Le Ciel, ſur l'avenir, quelquefois nous éclaire,
Pour déſigner le bien qu'il nous invite à faire;
Mais s'il eſt des devoirs qu'il faille violer,
Méconnoiſſons la voix des Dieux qu'on fait parler.
La vérité, Seigneur, eſt douce & bienfaiſante,
Et l'erreur eſt toujours imbécile & méchante.
Ces Dieux que l'on nous peint ſous d'injuſtes couleurs,
N'exigent pour tribut ni du ſang, ni des pleurs:
Pour s'ouvrir un chemin juſqu'à leur Trône auguſte,
L'offrande la plus chere, eſt la vertu du juſte.

ASTIAGE.

Zator a prononcé ſon arrêt rigoureux;
Obéir à ſa voix, c'eſt obéir aux Dieux.
Lorſque mon ennemi menace ma puiſſance,
Son ſang eſt le tribut qu'exige ma vengeance.

ARTAMENE.

Si tel eſt votre arrêt, s'il périt aujourd'hui,
Votre gloire & la mienne expirent avec lui.
L'on arrive à pas lents au Temple de mémoire;
Mais l'opprobre d'un jour flétrit trente ans de gloire.
Seigneur, je me condamne à rentrer dans l'oubli;
Il vaut mieux vivre obſcur, que de vivre avili.
Flatter l'erreur des Rois, c'eſt leur plaire & leur nuire:
Un digne citoyen les plaint & ſe retire.

ASTIAGE.

C'eſt à vous de m'aider à ſoutenir le poids
D'un Empire affermi par vos heureux exploits.

ARTAMENE.

Seigneur, j'ai trop long-temps étouffé le murmure

Que

Que dans le cœur d'un fils excite la nature.
Ah ! laiſſez-moi plutôt, exilé de ces murs,
Près d'un pere chéri traîner des jours obſcurs.
Un inſtinct qu'on ne peut définir ni connoître,
Me rappelle ſans ceſſe aux lieux qui m'ont vu naître.
La gloire d'un ſoldat acquiert un nouveau prix,
Quand il a pour témoin ſon pere & ſon pays.

ASTIAGE.

J'ai prévenu vos vœux : attentif à vous plaire,
Mes bienfaits, dans ma Cour, ont fixé votre pere.

ARTAMENE.

Quoi ! mon pere en ces lieux ! Eh ! quel deſtin jaloux
Me ravit le plaiſir d'embraſſer ſes genoux ?
Eſt-il bien vrai, Seigneur...

ASTIAGE.

Oui : pendant votre abſence,
Il a de vos travaux reçu la récompenſe ;
Mais il ignore encor par quels motifs ſecrets
Il partage avec moi l'encens de mes ſujets.
Dieux ! avec quels tranſports, avec quelle ſurpriſe,
Il verra dans ſon fils le vainqueur de Cambiſe !

ARTAMENE.

Pourquoi tant différer ? Ah ! Seigneur, pouvez-vous
M'envier plus long-temps un plaiſir auſſi doux ?

ASTIAGE.

Vous le verrez bientôt. Il doit ici ſe rendre ;
Je l'ai fait avertir que vous voulez l'entendre :
Allons, en l'attendant, au Temple du Soleil,
Où des Miniſtres ſaints je prendrai le conſeil.
Je veux les conſulter ſur tant d'affreux préſages.
La reſſource du foible eſt le conſeil des ſages.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGE, ABRADATE.

HARPAGE.

OUI; le nom de Cyrus a réveillé la foi
Du peuple impatient qui le veut pour ſon roi;
Du Mède & du Perſan l'audace réunie
Ne demande qu'un chef contre la tyrannie.

ABRADATE.

Tout eſt changé, Seigneur, les Mages ont parlé;
Cambiſe à leur fureur eſt prêt d'être immolé.

HARPAGE.

Notre eſpoir eſt en nous dans ce revers funeſte:
Le deſtin nous trahit, le courage nous reſte.

ABRADATE.

Aurez-vous des amis prêts à vous ſecourir?

HARPAGE.

J'en ai trop peu pour vaincre, & beaucoup pour mourir.
Quoi, Memnon?...

SCENE II.

HARPAGE, ABRADATE, MEMNON.

MEMNON.

VOs amis partagent vos alarmes,
De leurs yeux attendris j'ai vu couler des larmes;
Mais il reſte un obſtacle encore à ſurmonter,

Avant qu'avec ſuccès leur zèle oſe éclater.
Je liſois ſur leur front la chûte d'Aſtiage,
Quand le nom d'un Héros a glacé leur courage.
Du peuple & du ſoldat Artamène adoré,
Commande à tous les cœurs, & les règle à ſon gré.
Son nom à nos deſſeins oppoſe une barriere;
Nos maux ſont renaiſſans, tant qu'il voit la lumiere.

HARPAGE.

Ainſi nous allons voir (quel opprobre pour nous!)
Cambiſe ſans vengeance expirer ſous ſes coups!

MEMNON.

La garde de ce Prince à mes ſoins eſt laiſſée;
C'eſt le ſang des Héros, c'eſt le ſang de Perſée!
Je ſaurai prévenir le malheur qui l'attend,
Et reſpecter en lui les Dieux dont il deſcend.
Je ménage en ſecret les Mages & les Prêtres,
Idoles du vulgaire, & Tyrans de leurs maîtres.
Abradate, je crois devoir vous prévenir
Qu'Artamène en ſecret veut vous entretenir.
C'eſt pour perdre Cyrus, qu'il demande un complice.

HARPAGE.

De ſes pieges adroits je prévois l'artifice.
Retournez vers Cambiſe, ayez les yeux ſur lui:
C'eſt à nous de ravir au Tyran ſon appui.

SCENE III.

ABRADATE, HARPAGE.

HARPAGE.

LE vainqueur de Cambiſe eſt la ſeule victime
Que demandent de nous les Dieux vengeurs du crime.
J'apprends qu'en ce moment, ſans témoins & ſans bruit,
Auprès de ce Guerrier tu vas être introduit.

ABRADATE.

Il demande à me voir; & c'eſt pour me ſéduire.

HARPAGE.

Il te marque plutôt l'inſtant de le détruire.
Tu trembles à ce mot! Calme ton vain effoi;
La gloire eſt aſſurée à qui venge ſon Roi.

ABRADATE.

Je connois mon devoir. Né ſujet de Cambiſe,
A tout oſer pour lui la gloire m'autoriſe:
Il faut être aſſaſſin; & tout digne ſoldat
Ne doit verſer le ſang qu'au milieu du combat.
Avant d'armer mon bras pour frapper la victime,
J'éprouve le remords que fait naître le crime.
De bienfaits & d'honneurs il cherche à m'accabler;
Il m'appelle, je viens... & c'eſt pour l'immoler!

HARPAGE.

Tu viens ſervir ton Roi qui demande vengeance,
Et l'immortalité ſera ta récompenſe.
Frappe le défenſeur d'un Tyran inhumain,
Qui régit l'Univers le tonnerre à la main;
Crains moins les vains diſcours de ce peuple volage:
Le dédain du vulgaire eſt la gloire du ſage.
C'eſt outrager les Dieux que d'oſer héſiter;
Ils puniſſent le crime, il faut les imiter.
Oiſifs, attendrons-nous qu'un Guerrier nous immole?
Dans les flots de ſon ſang il faut noyer l'Idole,
Et donner à la terre un exemple fameux,
Que l'appui des Tyrans doit expirer comme eux.
Ton audace & ta foi ſont notre ſeul refuge:
Je te laiſſe à toi-même; & ton cœur eſt ton juge.

SCENE IV.

ABRADATE.

QUE ce cœur en ſecret éprouve de combats!
Un pouvoir inconnu ſemble enchaîner mon bras.
C'eſt ici que j'attends ce Guerrier invincible!
O moment rigoureux! moment triſte & terrible!

Où du ſang d'un Héros je vais ſouiller ma main !
Pour faire mon devoir, il faut être aſſaſſin !...
Mais que vois-je ? grands Dieux ! Je tremble, je friſſonne :
Quoi ce Guerrier fameux... La force m'abandonne...
Hélas ! c'eſt lui qui s'offre à mes regards ſurpris.

SCENE V.

ARTAMENE, ABRADATE.

ARTAMENE.

MON pere, à ſon amour connoiſſez votre fils.
Sur l'auteur de mes jours, qu'il m'eſt doux de répandre
Les bienfaits d'un grand Roi que mon bras ſut défendre !
Moment ſi deſiré ! Je puis donc en ce jour,
Entre les Dieux & vous, partager mon amour !

ABRADATE.

Moment tout à-la-fois, heureux & déplorable !
Hélas ! je le revois, & le revois coupable !

ARTAMENE.

Quel accueil ! Quoi, le Ciel daigne nous raſſembler !
Et je vous vois, Seigneur...

ABRADATE.

Prêt à vous immoler.
Dans votre obſcurité la vertu vous fut chere ;
J'étois alors flatté du nom de votre pere.

ARTAMENE.

Ce nom eſt tout pour moi : comment l'ai-je perdu ?

ABRADATE.

Malheureux ! regrettez plutôt votre vertu ;
Votre gloire à mes yeux eſt vile & mépriſable :
Le laurier ſe flétrit ſur le front du coupable.

ARTAMENE.

Quel motif vous engage à ſoupçonner ma foi ?
J'ai ſervi mon pays, & j'ai vengé mon Roi.
Comblé de ſes bienfaits, le ſeul bien que j'eſpere
Eſt de pouvoir encor trouver en vous un pere.

ABRADATE.

Si je l'étois, ce fer, plongé dans votre cœur;
Auroit tranché vos jours, pour venger leur auteur.

ARTAMENE.

Parlez, & diſſipez le trouble qui m'accable;
Je ſens trop de remords, pour n'être point coupable.

ABRADATE.

Je lis le repentir dans vos regards confus.
Qui ſe livre aux remords tient encore aux vertus.
Vous allez du deſtin réparer l'injuſtice,
Et frapper un Tyran dont vous êtes complice.

ARTAMENE.

Eh! quoi, j'étoufferois les nobles ſentimens
Que le bienfait inſpire aux cœurs reconnoiſſans?
Un tel diſcours a droit d'exciter ma ſurpriſe.
Moi! trahir Aſtiage? Eh! que dois-je à Cambiſe?

ABRADATE.

Ce que vous lui devez? quoi, ſans force & ſans voix
La nature chez vous a perdu tous ſes droits?
Reſte du ſang des Dieux que la Perſe révère,
Vous n'êtes point mon fils : Cambiſe eſt votre pere.

CYRUS.

Qu'entends-je! moi, Cyrus!

ABRADATE.

Oui, vous êtes mon Roi;
Dépôt ſacré qu'Harpage a commis à ma foi.
Héritier des Héros, ainſi que leur Image,
J'embraſſe vos genoux; recevez mon hommage.

CYRUS.

De quels remords affreux je me ſens déchiré!
Parricide vainqueur, & fils dénaturé!

ABRADATE.

Vos braves défenſeurs, courbés ſous la miſere,
Le glaive du trépas levé ſur votre pere,
Les maux de votre enfance & ceux que nous ſouffrons,
Sur vos cruels devoirs vous dictent des leçons.
Il faut rendre, Seigneur, en vous faiſant connoître,
Un pere à la Patrie; à l'Univers, un maître.
Secondé par Memnon, Harpage dans ces lieux
Arme de ſes amis le zèle officieux.

Sans doute vous ſavez les maux que votre enfance...
Mais il va vous revoir ; voilà ſa récompenſe.

CYRUS.

Je dois juſtifier ce qu'il a fait pour moi.
Portons aux pieds d'Emire & mes vœux & ma foi.

ABRADATE.

Quoiqu'Emire aujourd'hui vous doive être plus chere,
Vous devez lui cacher encore ce myſtere :
D'un bonheur imprévu, le tranſport indiſcret
Pourroit de votre ſort divulger le ſecret.
L'art de diſſimuler eſt un art néceſſaire,
Et qui veut ſe venger doit apprendre à ſe taire.
Un imprudent aveu hâteroit le trépas
D'un pere... Mais Emire ici conduit ſes pas.

SCENE VI.

EMIRE, CYRUS, ABRADATE.

EMIRE.

SI, quelquefois ſenſible au pouvoir de mes charmes,
Vous avez à mes maux daigné donner des larmes,
C'eſt enfin dans ce jour que doivent éclater
Les nobles ſentimens que je crois mériter :
Seigneur, vous le ſavez, l'intérêt nous diviſe ;
Vous ſervez Aſtiage, & je pleure Cambiſe.
Attachée, en naiſſant, au deſtin de Cyrus,
Forcez-moi d'admirer aujourd'hui vos vertus.

CYRUS.

Madame, croyez-vous que mon ame jalouſe
Ait droit de murmurer de vous voir ſon épouſe ?
Je mets tout mon bonheur à ne pouvoir douter
Que ſans lui votre amour eût daigné m'écouter.

EMIRE.

Quel que ſoit le motif, Seigneur, qui vous anime ;
Je crois qu'il eſt l'effort d'une vertu ſublime,
Et j'ai droit d'eſpérer, après des traits ſi grands ;

Que j'obtiendrai de vous le ſecours que j'attends.
Héros dans les combats, humain dans la victoire,
Le ſalut des vaincus releve votre gloire.
Votre main fut toujours prête à les ſecourir.
Cambiſe eſt-il le ſeul que vous laiſſiez périr?
Son amour pour ſon fils a cauſé ſa miſere:
Il régneroit encor s'il n'avoit été pere.
Hélas! que n'avez-vous éprouvé cet amour
Qui nous attache à ceux dont nous tenons le jour?
Sans pays, ſans parens, rien ne vous inquiète;
La nature eſt chez vous inſenſible & muette:
Du moins figurez-vous, aux portes du trépas,
Un pere à ſes enfans tendant envain les bras.
Quel tourment pour Cyrus, s'il peut un jour apprendre
Ce qu'éprouve pour lui le pere le plus tendre!
L'arrêt eſt prononcé, l'on va trancher ſes jours;
C'eſt de vous ou des Dieux qu'il attend ſon ſecours.

CYRUS.

Ah! qu'il m'eſt doux de voir que ſon malheur vous touche!
D'être ſur mon devoir inſtruit par votre bouche!
Si le ſang dans ces lieux doit encore couler,
C'eſt à ſes ennemis déſormais à trembler.

EMIRE.

Ah! ſi jamais Cyrus peut ici reparoître,
Vous trouverez alors un ami dans un maître.
Un tel bienfait jamais ne peut être oublié;
Mais un plus beau motif arme votre pitié:
Un grand cœur, ſans l'eſpoir de la reconnoiſſance,
Au ſein de ſa vertu trouve ſa récompenſe.

CYRUS.

Du ſalut de ſes jours repoſez-vous ſur moi:
Abradate ſera le garant de ma foi.
Laiſſez-moi ſeul; allez, & prévenez Harpage
Qu'un jour pur va bientôt ſuccéder à l'orage.

SCENE VII.

CYRUS.

QUAND je croyois cueillir un immortel laurier ;
Le deſtin me rendoit parricide Guerrier !
De la néceſſité les loix inévitables
Nous rendent malgré nous vertueux ou coupables.
C'eſt aux Dieux criminels que je dois reprocher
La honte des forfaits qu'ils pouvoient empêcher.
Je vois tous les excès que le ſort me prépare ;
Pour faire mon devoir, il faut être barbare !
Il faut contre mon ſang armer encor mon bras !
Il faut... Mais Aſtiage ici conduit ſes pas.

SCENE VIII.

ASTIAGE, CYRUS.

ASTIAGE.

VOs exploits ont en vain affermi cet Empire :
Mon Trône eſt chancelant ſi Cambiſe reſpire ;
Mais avant qu'il ſubiſſe un trépas aſſuré,
Sur le ſort de ſon fils je veux être éclairé.
On dit, qu'inſtruit du ſang dont les Dieux l'ont fait naître,
Cyrus bientôt ici doit ſe faire connoître.

CYRUS.

N'en doutez point, Cyrus, dans l'ombre retenu ;
Du peuple & du ſoldat ſera bientôt connu.

ASTIAGE.

Ce fantôme impoſant eſt le lâche artifice
Qui des ſéditieux colore l'injuſtice ;
Et vous-même ébranlé par ce bruit impoſteur ;
De mon peuple ſéduit vous adoptez l'erreur !

Que ce bruit, après tout, ſoit faux ou véritable;
Cyrus n'eſt, à mes yeux, qu'un rival mépriſable;
Sans doute qu'élevé parmi de vils paſteurs,
La miſere a flétri ſon courage & ſes mœurs.
S'il ne démentoit point ſa céleſte origine,
Il ſe feroit connoître, au bruit de ma ruine.
D'un pere infortuné devenu le ſoutien,
Il eût verſé mon ſang pour conſerver le ſien;
Mais ſpectateur oiſif du malheur qui le preſſe,
De ſon premier état il montre la baſſeſſe.
C'eſt en vain qu'on répand le bruit de ſon retour:
J'ai le droit d'en douter, puiſque je vois le jour.

CYRUS.

Sans doute, qu'étouffant tout ſentiment de haine,
Sa tendreſſe pour vous le retient & l'enchaîne.

ASTIAGE.

Non, ce n'eſt point l'amour que je puis exciter.
S'il eſt vrai qu'il reſpire, il doit me déteſter.
Et puiſque de mon ſang le deſtin l'a fait naître,
Ce n'eſt qu'à des forfaits qu'on peut le reconnoître.
Le ſalut de mes jours, l'intérêt de mon rang,
Me preſcrivent la loi de répandre ſon ſang.
Je ne puis recevoir une offrande plus chere,
Que le ſang odieux & du fils & du pere.

CYRUS.

Rendez plutôt, Seigneur, Cambiſe à ſes ſujets:
Vous captivez ſon cœur par le frein des bienfaits;
Et ſon fils, plus ſenſible aux bontés qu'à l'offenſe,
Perdra le ſouvenir des maux de ſon enfance.
Vous le verrez alors, ſoumis à votre loi,
Chérir en vous un pere, & reſpecter un Roi.
Seigneur, c'eſt un effort plus grand, plus magnanime,
D'avouer ſes erreurs, que de vivre ſans crime.

ASTIAGE.

Les droits ſacrés du ſang ſont un vain préjugé.
De leur joug importun dès long-temps dégagé,
J'immole tout au ſoin de ma grandeur ſuprême:
La premiere des loix eſt l'amour de ſoi-même.
Pour calmer les frayeurs, dont mon cœur eſt ſaiſi,

Il me faut un vengeur ; c'eſt vous que j'ai choiſi.

CYRUS.

Qu'exigez-vous, Seigneur, de mon obéiſſance ?

ASTIAGE.

C'eſt à vous de livrer Cyrus en ma puiſſance :
Cambiſe va bientôt paroître devant vous.
Vous n'êtes point l'objet de ſes ſoupçons jaloux ;
Du deſtin de Cyrus il pourra vous inſtruire :
Les cœurs infortunés ſont aiſés à ſéduire.
C'eſt par l'eſpoir trompeur de conſerver ſes jours,
Qu'il faut contre ſon fils emprunter ſon ſecours :
En faveur de ce fils prodiguez les promeſſes.
Vous ignorez pour lui juſqu'où vont ſes foibleſſes !
Le ſeul nom de Cyrus diſſipera l'ennui
De ce cœur paternel qui ne vit que pour lui.
Quand il m'aura remis ce ſeul bien qui lui reſte,
J'arroſerai ces lieux d'un ſang que je déteſte.
Je vous laiſſe avec lui ; ſongez à ménager
Le moment que le ſort offre pour me venger.

SCENE IX.

CYRUS.

BARBARE ! tes fureurs & le deſtin perfide
Ne m'offrent que le choix d'un affreux parricide !
Mon pere infortuné, ſans appui, ſans eſpoir,
Dans l'excès de ſes maux me dicte mon devoir.
Il vient. A ſon aſpect, quel trouble, quel murmure !
Pour la premiere fois j'ai ſenti la nature.

SCENE X.

CAMBISE, CYRUS, GARDES.

CYRUS.

RETIREZ-VOUS. Sa garde eſt remiſe à mes ſoins ;
Je veux l'entretenir un moment ſans témoins.
Dans quel état affreux faut-il que je le voie !
Un mêlange confus de douleur & de joie...

CAMBISE.

Je ne viens point ici vous reprocher ma mort :
Votre crime, Seigneur, eſt le crime du ſort :
Frappé de vos vertus, quand votre bras m'enchaîne ;
Je ſens régner l'amour où doit régner la haine.
Souffrez qu'un Roi captif, aux portes du trépas,
Pour la derniere fois...

CYRUS.

Non, vous ne mourrez pas :
C'eſt moi ſeul aujourd'hui que le deſtin accable ;
Pour être malheureux, il faut être coupable.

CAMBISE.

Ne croyez pas, Seigneur, qu'accablé de revers,
Je m'abaiſſe à prier que vous briſiez mes fers.
Qui voit ſa deſtinée à l'opprobre aſſervie,
Doit envier la mort & rougir de la vie.
J'avois un fils, Seigneur, que je pleure aujourd'hui ;
Je partageois mon cœur entre mon peuple & lui.
Perſécuté du ſort, j'ai ſouffert ſans murmure :
L'ambition s'éteint plutôt que la nature.
Mon fils infortuné fait naître dans mon cœur
Le regret de mourir ſans être ſon vengeur.
Peut-être qu'habitant une terre étrangere,
Ce deſcendant des Dieux rampe dans la miſere.
Prêt à perdre le jour & chargé de liens,
Inſenſible à mes maux, je ne plains que les ſiens.
Mais avant de fermer les yeux à la lumiere,

Ne puis-je ; ſans rougir, deſcendre à la priere ?
Un pere malheureux oſe vous implorer ;
Vous avez fait nos maux, il faut les réparer.
Si mon fils dans ces lieux peut un jour reparoître,
Songez qu'il étoit né pour être votre maître.
Le bienfait que de vous j'oſe attendre aujourd'hui ;
Eſt de lui rappeller l'amour que j'eus pour lui,
En traçant à ſes yeux les malheurs de ſon pere :
Ce fils, né vertueux, ſaura ce qu'il doit faire.
Dites-lui que ma peine, en ces derniers momens,
Fut de ne point mourir dans ſes embraſſemens.

CYRUS.

Vous reverrez ce fils : oui, Seigneur, il reſpire :
De l'excès de vos maux en ſecret il ſoupire ;
Et rongé de remords, à lui-même odieux...
Il eſt trop criminel pour paroître à vos yeux.

CAMBISE.

Quoi ! mon fils... Ah ! parlez, quelle eſt ſa deſtinée ?

CYRUS.

Peut-être, en le voyant, la nature étonnée...

CAMBISE.

Vous rempliſſez mon cœur d'eſpérance & d'effroi ;
Mais, non, puiſqu'il reſpire, il eſt digne de moi.

CYRUS.

Ah ! s'il en étoit digne, il ſe feroit connoître ;
Mais comment devant vous oſeroit-il paroître ?
C'eſt lui qui vous a fait ſuccomber ſous ſes coups ;
Et ce fils criminel embraſſe vos genoux.

CAMBISE.

Quoi ! je verrois mon fils ?

CYRUS.

Ah ! mon Prince ! ah ! mon pere !
Suis-je un objet pour vous d'amour ou de colere ?
Après toute l'horreur dont mes jours ſont remplis,
Puis-je aſpirer encor au nom de votre fils ?

CAMBISE.

J'avois perdu mon fils, le Ciel me le renvoie ;
Je mourois de douleur, je vais mourir de joie.
Oui, vous êtes le ſang & des Dieux & des Rois ;

La nature en mon cœur fait entendre ſa voix :
Unique & cher objet des tendreſſes d'un pere,
Comment avez-vous pu dévoiler ce myſtere ?

CYRUS.

Le fidele Abradate, en éclairant mon ſort,
Vient de livrer mon cœur au plus cruel remord.

CAMBISE.

Pourquoi vous reprocher les malheurs de ma vie ?
Des erreurs du deſtin mon cœur vous juſtifie.

CYRUS.

Votre cœur indulgent daigne me pardonner !
Allons briſer vos fers, c'eſt à vous d'en donner :
Montrons-nous à l'armée ; en m'y faiſant connoître ;
Le ſoldat empreſſé reconnoîtra ſon maître.
C'eſt à moi d'employer ces momens précieux
A venger l'Univers, la nature & les Dieux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EMIRE, PALMIS.

PALMIS.

MADAME, il eſt donc vrai ; la fortune changée
Met une fin aux maux où vous étiez plongée !
Cambiſe n'a donc plus à craindre de revers !
La main de ſon vainqueur daigne briſer ſes fers !

EMIRE.

Le ſecours généreux qu'Artamène lui prête,
De mon cœur incertain achève la conquête ;
Et je puis, ſans rougir, laiſſer agir un feu,

Dont mon pere permet que je faſſe l'aveu.
Par ſon ordre, aujourd'hui, ce Héros va connoître
Que s'il fait des heureux, il a des droits pour l'être.

PALMIS.

Si dans ces lieux Cyrus revenoit quelque jour
Apporter à vos pieds ſon Sceptre & ſon amour,
N'accuſeriez-vous pas la fortune jalouſe
Qui vous eût envié le nom de ſon épouſe?

EMIRE.

L'on achete trop cher l'ennui de la grandeur:
C'eſt dans l'obſcurité qu'habite le bonheur.
C'eſt-là qu'à ſon époux une épouſe enchaînée
Sait qu'un Dieu bienfaiſant préſide à l'hyménée;
Et c'eſt-là que deux cœurs goûtent, ſans s'avilir,
Des douceurs dont les grands ont appris à rougir.
S'il eſt quelques ingrats, une honte éternelle
Y punit les écarts d'une flamme infidèle;
Mais quiconque une fois ſur le Trône eſt monté,
Peut devenir parjure avec impunité.
Les Rois, au-deſſus d'eux ne voyant que la foudre,
Craignent peu les erreurs dont ils peuvent s'abſoudre.
Oui, Palmis, Artamène, en me donnant ſa foi,
M'aſſure d'un bonheur... Tu le ſais comme moi.
Cette noble fierté, cet héroïſme auguſte,
Ces traits... Pour l'admirer, il ſuffit d'être juſte.
Il me ſemble bien doux de tenir dans mes fers
Un cœur qui ſembloit né pour régir l'Univers.
Crois-tu, chere Palmis, que ſon ame charmée...

PALMIS.

Madame, il vous ſuffit d'aimer pour être aimée.
Artamène, élevé dans le ſein des haſards,
Jamais de nos beautés n'a brigué les regards.
C'eſt vous qui la premiere...

EMIRE.

Ah! qu'il m'eſt doux d'entendre
La juſtice qu'ici tu te plais à lui rendre!
Que mon cœur applaudit à ton zèle, à ta foi,
En voyant que ſur lui tu penſes comme moi!
Vante-moi ce Héros, vante-moi ma victoire;

Qu'il eſt doux d'allier l'amour avec la gloire !
Tandis que je l'attends pour tromper mon ennui ;
Occupe-toi ſans ceſſe à me parler de lui.
Si ton cœur eſt frappé des vertus que j'admire,
Combien n'auras-tu pas de choſes à me dire !
Mais il vient, je le vois... De ſes feux, de ſes ſoins,
Tes yeux, chere Palmis, vont être les témoins.

SCENE II.

CYRUS, EMIRE, PALMIS.

CYRUS.

CAMBISE eſt ſans danger ; ceſſez d'être alarmée.
Votre pere avec lui diſpoſe de l'armée,
Et le Ciel, ſur la Perſe appaiſant ſon courroux,
Dans Cyrus reconnu vous deſtine un époux.

EMIRE.

Quoi ! Cyrus ! Ah ! Seigneur, que venez-vous m'apprendre ?
Quel coup !

CYRUS.

Ce Prince, épris de l'amour le plus tendre ;
Aſſuré de trouver avec vous ſon bonheur,
Brûle de vous offrir l'hommage de ſon cœur.

EMIRE.

Je ne m'attendois pas que ſur votre viſage
On dût de ſon bonheur lire le témoignage...
Quand l'hymen, ſous ſes loix, eſt prêt à m'engager ;
Vous-même vous venez... vous venez m'outrager ?

CYRUS.

Le deſtin vous appelle à la grandeur ſuprême ;
Et comme, en vous aimant, je n'aimois que vous-même ;
A d'éternels chagrins c'étoit me condamner
Que d'aimer ſans avoir un Scepire à vous donner.
Il eſt temps de monter au rang de vos ancêtres ;
Le ſang dont vous ſortez ne connoit point de maîtres.

Unis

Unie avec Cyrus par un hymen flatteur,
Vous régnez ſur l'Aſie, ainſi que ſur ſon cœur.
Attentif à vous plaire, à vous aimer fidèle,
Vos yeux ſont les garans de ſa flamme éternelle;
Et mon amour pour vous s'applaudit aujourd'hui
De voir à vos genoux l'Univers avec lui.

EMIRE.

L'Univers à mes pieds offre en vain ſon hommage;
Que m'importe un bonheur qui n'eſt point votre ouvrage?
Ces honneurs dont, pour moi, vous êtes ſi jaloux,
Ne peuvent me flatter, s'ils ne viennent de vous.
Je le vois aujourd'hui, barbare que vous êtes!
Satisfait de me voir au rang de vos conquêtes,
Vous vouliez eſſayer ſur moi votre pouvoir,
Et m'apprendre à trahir ma gloire & mon devoir.
Je ne le cèle point; je me croyois aimée:
A cette douce erreur mon ame accoutumée,
De mon devoir pour vous a fait taire la voix;
J'ai dédaigné le Sceptre & la Pourpre des Rois;
Je plaçois, ſans rougir, mon bonheur & ma gloire
A pouvoir enchaîner un fils de la victoire;
Quand Cyrus reparoit, dans vos yeux ſatisfaits
Je ne puis démêler ni chagrins ni regrets;
Je dois croire, en voyant votre cœur ſi paiſible,
Que vous étiez parjure, ou du moins inſenſible.

CYRUS.

Le deſir de vous voir attachée à ſon ſort,
Part d'un cœur qui vous aime, & même avec tranſport.
Que ne pénétrez-vous le ſecret de mon ame!
Vous verriez quel motif m'intéreſſe à ſa flamme.
Non, Madame, le nœud qui vous doit aſſortir,
Ne peut à tous les deux coûter un repentir;
Et vous applaudiriez, s'il ſe faiſoit connoître,
Au zèle qu'à vos yeux pour lui je fais paroître.

EMIRE.

Vous ſerez ſatisfait. Cyrus aura ma foi;
Il aura tout mon cœur... Ce cœur eſt-il à moi?
Ce cœur, qui de vous ſeul auroit voulu dépendre,
Oublioit ſa fierté, vous venez me la rendre.

Du ſentier de l'honneur trop prompte à m'égarer,
Etoit-ce à vous, cruel, à m'y faire rentrer?
D'un amour imprudent je connois la baſſeſſe;
Et c'eſt vous qui m'aidez à vaincre ma foibleſſe.
Je chéris la grandeur que j'oſois dédaigner;
Et c'eſt pour me venger que j'aſpire à régner.
Tremblez! dans ſes tranſports toute femme eſt extrême:
J'aimois avec fureur; je haïrai de même.
Redoutez un orgueil par vos mépris bleſſé:
La haine ſuit de près un amour offenſé.

CYRUS.

Ah! Madame, il eſt temps de vous faire connoître...

SCENE III.

EMIRE, CYRUS, HARPAGE, PALMIS.

HARPAGE.

MA fille, à vos genoux j'apperçois votre maître!

CYRUS.

Reconnoiſſez Cyrus à ſon trouble mortel.
Déchiré de remords, ſans être criminel,
Ingrat à l'amitié, cruel à la nature.

EMIRE.

Quoi! ſe peut-il?... Cyrus!... Oui, mon cœur m'en aſſure.

CYRUS.

Non, je n'accuſe plus le ſort injurieux,
Puiſqu'aujourd'hui je lis ma grace dans vos yeux.

HARPAGE.

Approchez, mes enfans. Le Ciel, qui nous raſſemble,
M'offre l'heureux inſtant de vous unir enſemble.
De nos Mages, ici, ce nœud n'a pas beſoin;
De votre foi prenez le Soleil pour témoin.
Le penchant de deux cœurs, avoué par un pere,
Imprime ſur l'hymen ſon plus beau caractere.
Ma fille, je retrouve un fils dans votre époux:
Prince, juſtifiez ce que j'ai fait pour vous.

A regret j'en rappelle aujourd'hui la mémoire ;
Publier ſes bienfaits, c'eſt en perdre la gloire.

CYRUS.

Vous qui voyez l'abîme où le ſort m'a conduit,
Daignez par vos conſeils éclairer mon eſprit.

HARPAGE.

Pour donner des conſeils, j'ai reçu trop d'offenſe,
Et le reſſentiment égare la prudence.
Je vois toute l'horreur de votre état cruel ;
Je crains de vous revoir, ou foible, ou criminel.
Par les ſoins de Memnon, Ecbatane animée,
Brûle de partager le zèle de l'armée :
Votre pere, avec lui, par des ſentiers obſcurs,
A déja fait marcher des ſoldats dans nos murs ;
Je vais me joindre à lui pour conſommer l'ouvrage ;
Vous, du peuple, en ces lieux, dirigez le courage.
Quand je fais tout pour vous, ne craignez rien pour moi ;
C'eſt au cœur du Tyran que doit régner l'effroi.

SCENE IV.

CYRUS, EMIRE, PALMIS.

CYRUS.

MADAME, vous voyez où le deſtin m'engage ;
Sur mes triſtes devoirs éclairez mon courage :
Deſtiné déſormais à vivre votre époux,
Donnez-moi des conſeils qui ſoient dignes de vous.
Je ne puis, ſans frémir, contempler la victime
Que je dois immoler, pour expier mon crime.

EMIRE.

Quiconque, en cet état, oſe encor conſulter,
Du ſentier du devoir eſt prêt à s'écarter.
D'un Dieu, dont vous ſortez, ſuivez plutôt l'exemple ;
Retracer ſes vertus, c'eſt mériter ſon Temple.
Perſée, ainſi que vous, eut ſon pere à venger,
Des Tyrans à punir, le foible à protéger.

Sans flétrir les lauriers cueillis aux Heſpéride ;
Il punit d'un aïeul les fureurs homicides.
Contre un monſtre vomi par Neptune en courroux ;
Andromède éprouva ce que j'attends de vous.
Il l'aima, vous m'aimez : moins puiſſante & moins belle ;
Je ſuis du moins, Seigneur, malheureuſe comme elle.

CYRUS.

Dieux puiſſans ! mon courroux ne peut-il éclater
Que ſur des ennemis que je dois reſpecter ?
Faut-il que ſon exemple au crime me décide ?
S'il fut dénaturé, dois-je être parricide ?
Attenter à ſes jours, c'eſt me rendre aujourd'hui
Coupable des forfaits qu'on veut punir en lui.
La nature alarmée enchaîne mon courage ;
C'eſt à moi de plier ſous la main qui m'outrage.
Des Dieux, dans leur colère, on reſpecte les coups ;
Un pere eſt leur image, il eſt un Dieu pour nous.

EMIRE.

Si la nature, enfin, a des droits ſur votre ame,
Ce ſont ces droits ſi ſaints que Cambiſe réclame.
Elle eſt pour un cœur juſte un oracle ſacré.
L'homme ſur ſes devoirs, en naiſſant, éclairé,
Ne s'égare jamais ſous ce guide fidèle ;
C'eſt un Dieu qui l'inſtruit, & qui parle par elle.

CYRUS.

Madame, à nos amis allons nous réunir,
Et nous verrons s'il faut pardonner ou punir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTIAGE, MEMNON.

ASTIAGE.

QU'Ecbatane frémiſſe au bruit de ma vengeance ;
Quand Harpage & Cyrus vont être en ma puiſſance !

MEMNON.

Eh ! quel eſt donc le ſort que vous leur deſtinez ?

ASTIAGE.

Quand le Ciel me les livre, il les a condamnés :
L'habitude du crime en applanit la route ;
Le premier des forfaits eſt le ſeul qui nous coûte.
D'une femme en fureur les dangereux complots
Ebranlent ma puiſſance, & troublent mon repos.
Emire me réduit à l'affront de la craindre.
Ou j'ai tout à ſouffrir, ou je dois tout enfreindre.
Quand j'aurai, ſur ſon cœur, fait un dernier effort,
De mes vœux dédaignés venge-moi par ſa mort.

MEMNON.

Des ſoldats vétérans j'ai fait armer l'élite ;
Du ſuccès, ſur leur front, l'aſſurance eſt écrite.

ASTIAGE.

Le calme eſt dans mon cœur, quand je vois ſous tes loix
Ces Guerriers qui, ſous toi, combattoient autrefois.
Aſſuré de ta foi, j'attends tout de ton zèle.
Je vais remettre Emire à ta garde fidèle ;
J'eſpere que bientôt ton zèle officieux...
Mais je la vois : la haine éclate dans ſes yeux.

SCENE II.

ASTIAGE, EMIRE, MEMNON, GARDES.

ASTIAGE.

MADAME, vous ſavez, ſans doute, que l'armée,
A la voix d'Artamène, auſſi-tôt s'eſt calmée ?
L'invincible Memnon, ſous ſes drapeaux flottans,
Eſt chargé de ranger les ſoldats vétérans.
Il ſaura diſſiper les foibles étincelles
D'un feu qu'ont allumé vos brigues criminelles :
Je pourrois vous punir, je veux vous conſoler,
Et vous offrir la main qui peut vous accabler.

EMIRE.

Ce don injurieux & cette bonté feinte
Décèlent que ton ame eſt ouverte à la crainte.
Ne crois pas m'éblouir par ce dehors trompeur ;
Le calme eſt dans tes yeux, le trouble eſt dans ton cœur !
Tes bienfaits ſont verſés ſur une terre ingrate,
Et le lion rugit ſous la main qui le flatte.

ASTIAGE.

J'apprends que votre pere, aveugle en ſes deſſeins,
Veut rallumer la foudre éteinte dans mes mains.
Sa fureur impuiſſante & ſa haine inſenſée
Excitent, malgré moi, ma vengeance laſſée :
Mais ſi l'hymen, Madame, enſemble nous unit,
Son triomphe commence, & ſon malheur finit.
De ma Cour déſormais, & l'amour & l'idole,
Qu'il vienne être le Dieu pour lequel on immole.

EMIRE.

Du ſang de ta victime, ardent à t'enivrer,
Tu me charges, cruel, du ſoin de la livrer !
Tu me veux criminelle, & ta bonté perfide
Me croit digne de toi, ſi je ſuis parricide !
Tu médites ſans fruit un projet inhumain ;
Si mon pere paroit, c'eſt la foudre à la main.

ASTIAGE.

Ainſi vous me forcez à devenir barbare !
Du ſang de votre pere au moins ſoyez avare.
Voyez combien de maux ſur lui vous raſſemblez,
Cruelle, ſongez-y, c'eſt vous qui l'immolez.
Votre auſtere rigueur de ſa perte décide,
Elle éguiſe le trait qui vous rend parricide ;
Et puiſque rien ne peut ſubjuguer votre orgueil,
Préparez-vous, ingrate, à le ſuivre au cercueil.

EMIRE.

Notre crime eſt commun ; l'un & l'autre t'abhorre ;
Et c'eſt pour te haïr, que nous vivons encore.

ASTIAGE.

Vous n'avez qu'à choiſir, car tel eſt votre ſort,
Le Trône ou le tombeau.

EMIRE.

Qu'on me mène à la mort.

ASTIAGE.

L'arrêt eſt prononcé : Gardes, qu'on la ſaiſiſſe.
Je dois à mon repos ce juſte ſacrifice.
Allez, brave Memnon, de mes ordres inſtruit,
Allez exécuter l'ordre que j'ai preſcrit.

SCENE III.

ASTIAGE.

SA fermeté farouche alarme ma prudence ;
Quand on eſt ſans eſpoir, a-t-on tant d'aſſurance ?
Artamène peut ſeul diſſiper mon effroi,
Sa lenteur à frapper fait douter de ſa foi.
Prêt à voir ce Héros, je tremble, je friſſonne ;
Suis-je né pour haïr tout ce qui m'environne ?
D'un noir preſſentiment mon eſprit eſt glacé ;
Artamène, à mes yeux, ſemble un Dieu courroucé.
Que la haine eſt pour l'homme un ſentiment pénible !
Heureux, & plus heureux, le cœur tendre & ſenſible,

Qui ſourit au bonheur, qui compatit aux maux ;
Les cœurs durs & flétris ſont leurs propres bourreaux:
Je l'éprouve aujourd'hui ; quand une main propice
Confond mes ennemis, ſa gloire eſt mon ſupplice.

SCENE IV.

ASTIAGE, CYRUS.

CYRUS.

LE ſoldat, à ma voix, s'eſt hâté d'obéir,
Pour ſervir votre gloire, & non pour la trahir :
J'ai promis de ſauver & Cyrus & Cambiſe,
Sur cet eſpoir l'armée auſſi-tôt s'eſt ſoumiſe.
Puiſque Cyrus peut tout, dans cette extrêmité,
Faites-vous des vertus de la néceſſité.

ASTIAGE.

Quoi ! le ſoldat ſe livre à cet excès d'audace ?
C'eſt hâter leur trépas que d'exiger leur grace.

CYRUS.

Quel que ſoit le courroux, qui ſemble vous aigrir ;
Cyrus, à vos genoux, pourroit vous attendrir.

ASTIAGE.

Non, la ſoif de ſon ſang me brûle & me dévore ;
Le Dieu de la vengeance eſt le ſeul que j'implore.

CYRUS.

S'il revenoit ſoumis, généreux, équitable...

ASTIAGE.

Ses vertus, à mes yeux, le rendroient plus coupable ;
Si ſon bras incertain n'oſe me prévenir,
De ſa lâche bonté je ſaurai le punir.
Il faut de notre ſort que le crime décide :
L'un ou l'autre de nous doit être parricide.
Je ſerai ſans regret ſous ſes coups abattu,
Si, pour ſauver ſes jours, il ſouille ſa vertu.
Tel eſt de ſon deſtin l'arrêt irrévocable,
De mourir innocent, ou de vivre coupable.

CYRUS.

CYRUS.

Puiſqu'à ſa perte, enfin, je vous vois animé;
Reconnoiſſez Cyrus, le voilà déſarmé.

ASTIAGE.

Quoi ! c'eſt lui que je vois ! ô Ciel inexorable !
Que Cyrus, déſarmé, me paroit redoutable !
Toi, Cyrus ? Si tu l'es, frappe, perce mon flanc.
Quoi ! le crime t'étonne, & tu ſors de mon ſang !

CYRUS.

C'eſt en vous reſpectant que je ferai connoître
La nobleſſe du ſang dont les Dieux m'ont fait naître.
Ecoutez la nature, & goûtez déſormais
La douceur d'enchaîner les cœurs par les bienfaits.

ASTIAGE.

Je l'ai trop éprouvé; la nature impuiſſante
N'eſt en nous qu'un penchant que l'habitude enfante.
Je n'ai jamais ſenti la douceur de ſa loi;
Cette mere commune eſt marâtre pour moi.

CYRUS.

Qu'à vos reſſentimens ſuccèdent les careſſes;
Il eſt beau pour ſon ſang d'éprouver des foibleſſes.

ASTIAGE.

Eh bien, ſois donc mon fils : je te rends mon amour;
Mais il faut de ton cœur me prouver le retour.
De ton attachement je veux un témoignage.

CYRUS.

Parlez, qu'exigez-vous ?

ASTIAGE.

De me livrer Harpage.

SCENE V.

ASTIAGE, HARPAGE, CYRUS.

HARPAGE.

TYRAN, je viens m'offrir moi-même à ta fureur;
Je ſens à ton aſpect moins d'effroi que d'horreur.

ASTIAGE.

Quel trouble dévorant ſa préſence m'inſpire !

HARPAGE, *à Cyrus.*

Deſcendant des Héros, noble eſpoir de l'Empire ;
Montrez-vous, & donnez le ſignal du combat ;
Quand le Maître eſt chéri, tout le peuple eſt ſoldat.

ASTIAGE.

Il eſt encor des cœurs attachés à leur Maître,
Qui ſauront me venger des attentats d'un traître.
Le fidèle Memnon n'a point trahi ſa foi,
Et je ſerai vengé de ta fille & de toi.

HARPAGE.

Ton exemple, cruel, m'invite à tout enfreindre :
Je pourrois te punir, je daigne encor te plaindre ;
Et ſatisfait d'avoir préparé tes revers,
Je viens ravir ma fille à l'opprobre des fers.
Quand le ſort te trahit, quand le Ciel t'abandonne,
Quand mon cœur outragé te plaint & te pardonne ;
Quand, pouvant me venger des maux que tu m'as faits,
Je laiſſe aux Dieux le ſoin de punir tes forfaits ;
Pour prix de cet effort, le ſeul bien où j'aſpire,
Eſt d'aller loin de toi vivre ſuivi d'Emire :
Honteux d'être témoin de tous tes attentats,
Je n'attends le repos qu'aux lieux où tu n'es pas :
Délivré d'un rival, trop indulgent peut-être,
Tu pourras vivre heureux, ſi le méchant peut l'être.

ASTIAGE.

Ton orgueil inſultant me donne ici la loi ?
Ingrat ! tremble plutôt pour ta fille & pour toi.

HARPAGE.

Barbare ! quoi, j'aurois à trembler pour Emire !
Alarmé ſur ſon ſort...

ASTIAGE.

Je veux bien t'en inſtruire.
Sur ton fils autrefois j'eſſayai mes fureurs :
Ta fille te reſtoit pour eſſuyer tes pleurs ;
Par mon ordre, à l'inſtant, ſon ame fugitive,
De ſon frere rejoint l'ombre triſte & plaintive.

HARPAGE.

Barbare ! quoi ! ma fille ?...

CYRUS.

Emire ! ô déſeſpoir !

ASTIAGE.

Va chez les morts, c'eſt-là que tu peux la revoir.
Gardes, qu'on me l'amène : en ces lieux expirante,
C'eſt à toi de fermer ſa paupiere mourante.

HARPAGE.

Immobile, interdit de ce coup inhumain,
Le fer tombe émouſſé de ma débile main.

ASTIAGE.

Ma vengeance ſe borne à ce ſeul ſacrifice.
Survis à tes enfans, la vie eſt ton ſupplice.

HARPAGE.

Barbare ! je pourrois t'immoler avant moi ;
Mais tu dois ton ſalut à ma haine pour toi :
Je crains de te revoir ſur le rivage ſombre,
Ton aſpect y ſeroit le tourment de mon ombre ;
Du moins je vais trouver dans l'éternelle nuit
Ma fille qui m'attend, & la paix qui te fuit.
Les remords qui naîtront de tes forfaits impies
Exerceront ſur toi l'office des furies.
Cher Prince, que le Ciel fit naître pour ſouffrir...

CYRUS.

Frappé du même coup, ne pourrai-je mourir ?

HARPAGE.

Vous aurez à pleurer une épouſe fidèle,
Un ami qui vivoit & pour vous & pour elle ;
Dans l'ombre du tombeau, nos manes ſatisfaits
Jouiront du plaiſir d'entendre vos regrets :
Gardez le ſouvenir de la fille & du pere ;
D'un ami qui nous plaint la douleur nous eſt chere.

ASTIAGE.

Pourquoi hâter ta mort ? pourquoi n'attends-tu pas
Que ta fille ici vienne expirer dans tes bras ?
Bientôt de ſes tourmens tu pourras te repaître,
Et mourir de douleur... Mais je la vois paroître.

HARPAGE, *ſans voir Emire.*

Cruel ! pourquoi m'offrir ce ſpectacle odieux ?
La nature frémit, je détourne les yeux.

CYRUS.

L'on nous a réuni, c'eſt pour mourir enſemble.

SCENE DERNIERE.

ASTIAGE, CYRUS, HARPAGE, MEMNON, TROUPE DE GUERRIERS.

EMIRE.

C'Est pour vivre & régner que le Ciel nous raſſemble.

HARPAGE.

Quoi ! ma fille reſpire ! Ah ! puiſque je la voi,
La vie, en ce moment, a des charmes pour moi.

EMIRE.

Venez, brave Memnon ; venez, Dieu tutélaire ;
Venez, digne vengeur de la fille & du pere.

MEMNON, *à Cyrus.*

J'ai rempli mon devoir, & le prix le plus doux
Eſt de pouvoir, Seigneur, embraſſer vos genoux.

CYRUS.

Fidèle ami ! comment pourrai-je reconnoître...

MEMNON.

La gloire d'un ſoldat eſt de ſervir ſon Maître.

ASTIAGE.

Voilà donc ce vengeur que je m'étois promis !
Si Memnon m'abandonne, où trouver des amis ?

MEMNON.

Les méchans n'en ont point ; ils n'ont que des complices.
Les nœuds les plus ſacrés ſont rompus par tes vices.
Sous ton Sceptre de fer, à regret j'ai plié,
La vertu ſeule a droit d'inſpirer l'amitié.

ASTIAGE, *à Cyrus.*

Tu triomphes enfin ; ma vengeance eſt trahie ;
Impuiſſant à punir, pourrois-je aimer la vie ?

Je ne m'abaiſſe point à me juſtifier,
Tu connois mes forfaits.

CYRUS.

Et veux les oublier.

ASTIAGE.

Le pardon humilie un ſuperbe courage;
Les dons d'un ennemi ſont un nouvel outrage.
Quels ſentimens ici penſes-tu m'inſpirer?
Je te hais encor plus quand je dois t'admirer:
Je te vois à regret ſi grand, ſi magnanime;
L'éclat de tes vertus éclaire mieux mon crime;
J'aurois trop déſormais d'outrages à ſouffrir;
Je n'ai pu me venger, je dois ſavoir mourir. (*Il ſe tue.*)

CYRUS.

Arrêtez. Juſte Ciel!

ASTIAGE.

Qui t'oblige de feindre?
C'eſt pour mieux m'outrager que tu parois me plaindre:
Lâche! c'étoit à toi de terminer mon ſort;
Expirant ſous tes coups, j'aurois chéri la mort.
Mon bras officieux t'a rendu ce ſervice:
La grandeur qui t'attend eſt mon plus grand ſupplice.
J'emporte chez les morts ma haine & mes fureurs:
Nos vœux ſont ſatisfaits; tu règnes, & je meurs.

CYRUS.

Il expire! Soldats, qu'on l'arrache à ma vue;
Le trait qui l'a percé, me déchire & me tue.
Inſtruit par ſes malheurs, je connois mon devoir;
Je règne, & ne crains plus que l'abus du pouvoir.
Incorruptible ami, digne pere d'Emire,
Partagez les douceurs & le poids de l'empire;
Sans votre appui le Trône eſt un écueil pour moi;
Un heureux conquérant peut être un mauvais Roi.
J'attends tout des conſeils du pere & de la fille;
Moins Roi que citoyen, mon peuple eſt ma famille.
Régnons par les bienfaits ſur l'Univers charmé:
Le nom de Grand vaut-il celui de Bien-aimé?

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Cyrus*, *Tragédie*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 29 Juillet 1772.

CRÉBILLON.